

Conversations médico-scientifiques de l'Académie de l'abbé BOURDELOT (1610-1685) *

par Jean-Jacques PEUMERY

Au XVII^e siècle, des savants, des gens de lettres ou des médecins se réunissaient en assemblées ou compagnies, pour s'entretenir de questions relatives à leur discipline. Partant du principe que l'esprit humain s'instruit de trois façons, par la lecture, par la réflexion et par la conversation, ces assemblées trouvaient bien leur raison d'être ; on les désignait sous le nom d'Académie, ce qui autrefois avait signifié « école publique ». Souvent prises sous la protection d'un grand de la Cour, les Académies se réunissaient en un lieu un jour de la semaine ; elles avaient des constitutions et des lois qu'elles observaient religieusement. Variable d'une Académie à l'autre, le nombre de membres était limité ou non. L'Académie de l'abbé Bourdelot fut l'une des plus fameuses, et, bien qu'elle comptât des membres de grand talent, elle resta toujours ouverte à toutes personnes désireuses d'y être introduites ; ce fut donc une Académie publique, ce qui était rare à l'époque

**

Né à Sens le 2 février 1610, Pierre Bourdelot était le fils de Maximilien Michon, un chirurgien-barbier, et d'Anne Bourdelot. Vers 1629, il commença ses études de médecine à Paris, où il avait deux oncles maternels : Edme Boudelot, médecin ordinaire de Louis XIII, et Jean Bourdelot, juriste et distingué helléniste. Ils adoptèrent le jeune Pierre Michon, en 1634, et obtinrent pour lui le droit de porter le nom de Bourdelot. Ils l'introduisirent alors dans la société intellectuelle de Paris. François de Noailles fit de Bourdelot son médecin et l'emmena avec lui à Rome en 1634.

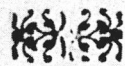
* Communication présentée à la séance du 17 décembre 1977 de la Société française d'histoire de la médecine.

39481
CONVERSATIONS
DE
L'ACADEMIE
DE MONSIEVR L'ABBE
BOVRDELOT,

Contenant diverses Recherches, Ob-
servations, Experiences, & Raisonnemens de Physique, Medecine,
Chymie, & Mathematique.

Le tout recueilly par le S^r LE GALLOIS.

Et le Parallele de la Physique d'Aristote,
& de celle de Monf. Des Cartes, Leu
dans ladite Academie.

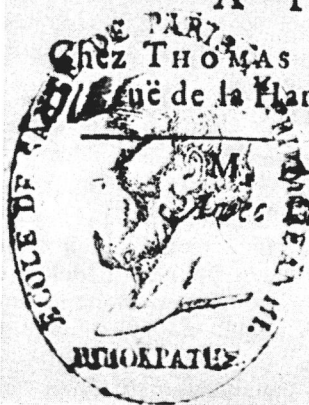


A PARIS,

CHEZ THOMAS MOETTE, au bas de la
Colonne de la Harpe, à Saint Alexis.

M. D. C. LXXV.

Avec Privilege du Roy.



Page de titre des « Conversations de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot, par Le Gallois (édition de 1675).

Quand il revint à Paris en 1638, Bourdelot entra au service du prince Henri II de Condé. Il accompagna ce dernier dans sa campagne d'Espagne, tirant avantage de courts séjours à Paris pour passer ses examens médicaux. Ayant pris le bonnet doctoral en 1640, il obtint le titre de Médecin du roi, puis il s'établit à Paris, dès 1642, et devint le médecin de la famille Condé. C'est en 1641 qu'il fonda l'Académie Bourdelot dont les séances du mardi furent fort appréciées des nobles, des hommes de lettres, des philosophes et des fervents de toutes nouvelles modes, qui étaient en réalité plus critiques que connaisseurs. Les hommes vraiment intéressés par les sciences vinrent également, ainsi que de réels savants. Durant l'hiver de 1647-1648, de nombreuses et nouvelles expérimentations sur le vide furent présentées et discutées.

A la mort de Henri II de Condé, en 1646, Bourdelot servit son fils Louis II. Les désordres politiques de la Fronde interrompirent l'activité de l'Académie, et, lorsque Condé fut arrêté en janvier 1650, Bourdelot suivit la duchesse douairière dans sa retraite à Bordeaux. En octobre 1651, il quitta la famille Condé pour se rendre en Suède où il était appelé comme médecin de la reine Christine, sur qui il exerça une influence marquée. Ce succès suscita une animosité générale, et, en juin 1653, la reine fut convaincue de la nécessité de renvoyer Bourdelot en France.

De retour à Paris, il obtint la cure de l'abbaye de Massay, dans le Berry, ce qui lui donna le droit au titre d'Abbé. Quand le Grand Condé revint d'exile en 1659, Bourdelot redevint son médecin. Les résultats qu'il obtint par son traitement de la goutte, préalablement expérimenté sur lui-même, lui valurent une clientèle de choix, parmi laquelle comptait Mme de Sévigné. Dès 1664, il résuma les séances de son Académie. Ces réunions étaient attendues par les futurs membres de l'Académie royale des sciences, par des savants étrangers de passage à Paris, par les ardents partisans de Descartes ou de Gassendi, et par toutes sortes d'alchimistes et de visionnaires qui épousaient les idées du passé. L'Académie Bourdelot continua à tenir ses réunions plus ou moins régulièrement jusqu'à 1684, un an avant la mort de son fondateur : le 9 février 1685.

*
**

Les comptes rendus des séances de l'Académie Bourdelot furent consignés par Le Gallois en un ouvrage intitulé : « Conversations de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot, contenant diverses recherches, observations, expériences et raisonnements de physique, chymie et mathématique, le tout recueilli par le Sr Le Gallois ; et le parallèle de la physique d'Aristote et de celle de Mons. Descartes, leu dans ladite Académie ». Il y eut trois éditions, à Paris, chez Thomas Moette : 1672 (1 volume in-12, 76-350 pages) ; 1673 (*Ibid.* in-16, 76-350 pages) ; 1675 (*Ibid.* in-16, 76-350 pages). En 1674, parut une édition, chez Claude Barbin, à Paris : « Conversations académiques tirées de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot » (2 volumes in-16).

Le livre de Le Gallois (édition de 1675) commence par une épître dédicatoire à « Monseigneur le Duc », petit-fils de prince Henri II de Condé. On apprend ainsi que l'abbé Bourdelot fut le médecin de trois générations de Condé, à savoir : Henri II, son fils Louis II, dit le Grand Condé, et le duc, fils aîné de ce dernier. On y apprend encore que l'Académie Bourdelot a commencé dans l'Hôtel de Condé, sous l'autorité protectrice du prince Henri II d'abord, puis sous celle du prince Louis II. Les deux princes, le père et le fils (duc d'Enghien du vivant de son père), honoraient souvent de leur présence les séances de l'Académie, et ils participaient aux débats ; leur esprit, écrit Le Gallois, était appliqué aux « matières de doctrine ». Ensuite, les réunions de l'Académie eurent lieu au domicile de Pierre Bourdelot, qui habitait rue de Tournon ; plus tard, les assemblées se tinrent rue Guénégaud, où Bourdelot avait transporté son Académie.

Parmi les sujets traités, nous soulignons les suivants : « Description d'un mal de mère extraordinaire ; — De la cause de ce mal ; — De l'épilepsie, sa cause et ses effets ; — D'où proviennent les suffocations et autres mots de cette nature, que l'on attribue improprement à certaines causes ; — S'il y a des maladies astrales, raisons pour et contre ; — Si la pression de l'air peut causer des maladies ; — Pourquoi le froid du matin redoublait le mal de la femme tourmentée de cette étrange suffocation ; — Pourquoi il fait plus froid au matin ; — De la nature et de la cause du froid ; — Expériences curieuses sur le froid ; — Pourquoi les bonnes et mauvaises odeurs irritaient également le mal de cette femme ; — De l'odeur, ce que c'est ; — Des sympathies, antipathies, et effets surprenants, dont on a peine à trouver la cause ».

Plus loin, nous relevons : « D'une pierre opaque et blanche qui, ayant été dans l'eau pendant une demi-heure, devient claire et transparente ; — Philosophie d'Aristote comparée à celle de Descartes sur le sujet de la lumière, et ce que c'est ; — De la blancheur, d'où elle provient ; — Pourquoi cette pierre devient transparente dans l'eau et opaque en l'air, divers raisonnements sur ce sujet ; — D'une pierre qui attire le venin des morsures vénéneuses ; — D'un jeune enfant qui, sans douleur, jetait une prodigieuse quantité de pierres par la verge ; — Observation touchant la mort d'un enfant nouvellement né ».

Ailleurs : « D'une dent qui, ayant été arrachée à un jeune homme et mise en un coffre, en produisit trois autres à côté d'elle ; — D'une autre dent d'une grosseur prodigieuse ; — Qu'il y a eu autrefois des géants ; — Si les os végètent ; — Si les os se peuvent changer en pierres ; — Si les cerfs, les corbeaux et les brochets vivent aussi longtemps que l'on dit, raisons pour et contre ; — D'une femme qui, ayant perdu les dents à l'âge de 30 ans, les recouvra à l'âge de 90 ; — D'un jeune homme bien fait et de belle taille qui, sans avoir été malade, devint tout d'un coup si courbé et si bossu qu'il en paraissait difforme ; — D'un autre qui, en mourant, ressembla tout à fait à son père, à qui il n'avait point ressemblé pendant sa vie, la cause de cette ressemblance ».

Nous notons encore : « Des ouragans et des tempêtes qui arrivent ordinairement aux îles Antilles ; descriptions des effets qu'ils produisent ; — Du vent, ce que c'est, d'où il provient, et ses effets ; — Divers moyens de prévoir les orages ; — Trou sur une montagne, lequel étant bouché produit un orage dans le lieu même ; — Diverses observations curieuses ; — D'une herbe fort singulière ; — Du soufre, si la puanteur en provient ; — Choux préservés des chenilles en empêchant la rosée de tomber dessus ; — Si chaque plante a son ver ; — Des vers qui se trouvent dans les bêtes et dans les hommes, divers exemples là-dessus très curieux ».

Et plus loin : « De deux pierres tombées du ciel près de Vérone, diverses opinions sur ce sujet ; — D'un enfant trouvé dans un des côtés de la matrice ; — D'une femme qui sentait souvent dans le ventricule des débordements d'une matière aigre ; — De la crainte et de la tristesse ».

Enfin : « Pourquoi l'or du Potosi ne peut être fondu que par le moyen du vent qui souffle dans le pays ; — De la pierre philosophale ; — Si l'on peut rendre l'or potable ; — Lettre écrite à l'auteur sur le sujet de l'apparition des esprits ».

Sans aller jusqu'à parler de « billevesées », comme le fit le docteur Cabanès, nous dirons seulement que toutes ces thèses extravagantes soutenues à ces assemblées n'étaient en fait que les objets de préoccupation des médecins ou des savants du XVII^e siècle.

Deux sujets particulièrement intéressants furent traités au sein de cette Académie et méritent une mention spéciale.

Il s'agit d'abord « De la transfusion du sang ». On y retrouve les idées de Jean-Baptiste Denis, l'« idole des transfuseurs », qui pratiqua pour la première fois dans l'histoire cette opération sur l'homme, le 15 juin 1667, et se montra assidu auprès des réunions chez le docteur-abbé. « Vous me ferez plaisir, Monsieur » — trouve-t-on écrit à propos de la transfusion (p. 89, édition de 1675) — « de me dire les raisons qui vous ont obligé de la rejeter. Je n'en ai qu'une, Monsieur, répondit Périandre (1), mais elle en vaut mille, et seule elle suffit pour empêcher qu'on ne s'en serve communément. C'est que, pour un bien qu'elle peut causer, elle peut faire cent maux par l'imprudence de ceux qui ne s'en serviraient pas bien. »

L'autre sujet, d'un réel intérêt, traité dans les « Conversations » de Le Gallois, se trouve être la peste. La Compagnie y a consacré deux communications : « Si la peste procède de petites bestioles, comme quelques-uns ont cru » et « De la peste, sa cause et ses effets » (pp. 171-180, édition de 1675).

« Je crois même que les maladies malignes et populaires ne proviennent que de ces bestioles qui, entrant dans nos corps avec l'air qu'on respire, y causent les accidents qui sont particuliers à ces maladies », trouve-t-on écrit page 171, et plus loin (page 172) : « ... que si c'est par un poison qu'ils infectent et qu'ils tuent, pourquoi l'aller chercher si loin, puisqu'on le trouve en quelques vapeurs malignes que les vents nous apportent, ou que la terre

(1) Pseudonyme de l'abbé Boudelot dans les « Conversations » de Le Gallois.

transpire, ou qui proviennent de la putréfaction de quelques corps corrompus ». Quant à la prévention de la peste, elle se trouve résumée en ces termes (page 180) : « Comme il y a peu de personnes qui s'exposent à ce mal... lequel emporte le médecin, aussi bien que le malade, cela est cause qu'on ne le connaît pas encore bien, non plus que les remèdes qui en guérissent ou qui en préservent. Cependant, le meilleur de tous les préservatifs, selon mon sens, c'est de fuir loin et de revenir tard, comme aussi de ne point craindre ce mal, parce que la peur retient le venin au-dedans, où il s'ancre ».

Le livre de Le Gallois comprend ensuite une longue partie, divisée en douze chapitres, qui traite du « Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de Monsieur Descartes, où l'on montre clairement la conformité des sentiments de ces deux philosophes » (p. 279 à 350).

En fin d'ouvrage, on trouve un appendice de 76 pages : « Entretiens servant de Préface, où il est traité des origines des Académies, de leurs fonctions et de leur utilité, avec un discours particulier des Académies de Paris ».

Le Gallois est-il sincère, lorsqu'il écrit : « Monsieur Bourdelot est du nombre de ces génies sublimes que le Ciel a faits d'une trempe extraordinaire » ; car il décrit les prouesses de ce médecin en matière de thérapeutique : « Toute l'Europe sait que la reine de Suède lui est redevable de la vie, et qu'il l'a guérie d'une langueur où tous les plus habiles médecins des pays septentrionaux l'avaient abandonnée. On sait encore que Monseigneur le prince de Condé a été guéri par lui d'une langueur et d'une sécheresse mortelle, de sorte que ce grand prince lui doit aussi la vie « (« Entretiens servant de préface », p. 50).

Ailleurs (*loco citato*, p. 51), Le Gallois affirme : « Il suffit de dire que la médecine est fort redevable à Monsieur Bourdelot. Ce fut lui qui découvrit les vaisseaux lymphatiques ».

Selon Le Gallois, cette découverte fut faite à Copenhague, où Bourdelot était présent avec d'autres savants ; voulant montrer les veines lactées, récemment découvertes par Jean Pecquet, il aperçut dans la dissection les veines lymphatiques. Quand Bourdelot eut découvert ces vaisseaux remplis d'eau, qui se rendaient au foie, Thomas Bartholin s'écria : « Voici donc les lactées, Monsieur », et Bourdelot lui soutint qu'il fallait que ce fussent d'autres vaisseaux, parce que les lactées étaient blanches, alors que ces veines étaient remplies d'une liqueur transparente. Quant au Suédois Olaf Rudbeck, il n'apprit que plus de trois mois plus tard la découverte de Copenhague, et, pour s'attribuer la gloire de cette invention, il fit imprimer en hâte un Traité sur les lymphatiques. Tels sont les dires de Le Gallois.

**

Quelques historiens se sont réunis pour dire beaucoup de mal de l'abbé Pierre Bourdelot. Avec son esprit caustique, Gui Patin en parle sans ména-

gement : « Le docteur Bourdelot — écrit-il — ment presque autant qu'il parle et, quand il faut, il trompe ses malades aussi. Il s'est ici vanté en de bonnes maisons qu'il était l'inventeur de la circulation du sang, et que ses compagnons faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui en ôter le nom. »

On raconte aussi l'anecdote suivante. Un jour que le prince Henri II le poursuivait pour lui donner des coups de canne, il lui cria : « Monseigneur, souvenez-vous que je suis votre médecin. » Cette phrase fut mal interprétée ; il fut reproché à Bourdelot d'avoir fait sentir qu'il savait empoisonner par ses drogues ; en réalité, il voulait seulement ramener le prince à de meilleurs sentiments, en lui faisant comprendre qu'il l'honorait de sa confiance et que par conséquent cet indigne traitement n'était pas mérité. On ne peut que louer le docteur Bourdelot d'avoir supporté, avec autant de courage, les sautes d'humeur de son caractériel patient.

Auprès de la reine Christine, il eut aussi, si l'on en croit certains écrivains, un comportement singulier, et Daniel Huet l'avait surnommé « le bouffon de la reine ». Au vrai, comme l'a soutenu l'historien de la reine, Bourdelot avait un esprit vif et plaisant ; il chantait agréablement et pinçait fort bien de la guitare, et ces qualités, jointes à ses talents de courtisan et à son art de se rendre nécessaire, le firent parvenir à la faveur auprès de Christine. Il n'est pas sûr, comme on l'a beaucoup dit, qu'il ait fait éloigner de la Cour de Suède les différents savants qui en faisaient l'ornement.

L'Académie Bourdelot comptait parmi ses conférenciers un grand nombre de médecins, de chimistes, de physiciens et de mathématiciens, tous célèbres ; des princes, des seigneurs, des évêques et des magistrats, tous recommandables par leur doctrine. Au nombre de ces « athlètes qui s'exercent dans ces combats d'esprit », pour reprendre les termes de Le Gallois, nous relevons : Etienne et Blaise Pascal, le comte Henri-Louis Habert de Montmort, qui fut de l'Académie française, le révérend père Talon ; Conrad, premier médecin du roi de Pologne, François de Monginot, Jean-Baptiste Denis, tous médecins célèbres ; Mathieu Berthereau, chirurgien militaire français ; l'abbé Jean Gallois, de l'Académie française, et les savants Adrien Auzout, Jean Pecquet, Giovanni Alfonso Borelli, Edme Mariotte, Gilles Personne de Roberval, Pierre Gassendi. Nous citerons encore, entre autres personnes très remarquables, Henri Justel, Jacques Rohault, Géraud de Cordemoy, de l'Académie française ; et de très doctes étrangers, le Danois Nicolas Stenon et le Hollandais Regner de Graaf.

En réalité, les fidèles de l'Académie Bourdelot pouvaient être divisés en trois classes. La première concernait ceux qui n'y faisaient qu'assister et n'étaient là que pour s'instruire ; la seconde, ceux qui y parlaient rarement ; la troisième, ceux qui tenaient la conférence. Mais ce qu'il faut avouer, à la louange de cette Académie, c'est que chacun pouvait y parler avec liberté. L'abbé Bourdelot avait soin, non seulement de faire donner audience à tout le monde, mais aussi d'applaudir à ceux qui enthousiasmaient leur auditoire comme de ne pas rebuter ceux qui ne disaient que des choses banales ; il appuyait même quelquefois ces derniers et les encourageait, afin de soutenir

la conversation. Ainsi, les plus brillants prenaient plaisir à se faire entendre, comme ceux qui l'étaient moins se perfectionnaient et acquéraient peu à peu l'art de bien dire les choses et de les bien penser.

Les historiens n'ont pas manqué de dire qu'après ces séances, les académiciens étaient nourris. Si l'on se réfère à Henri Malo : « grand dîner alimenté par des pièces de venaison fraîche, des pâtés de sanglier expédiés par le prince, par des lapins qu'offrait M. le Premier Président et des vins de divers crus, cadeau de la Palatine ». Mais où est la part de vérité ? S'agissait-il de ripaille, ou d'agapes ?

**

La mémoire du docteur-abbé Pierre Bourdelot doit être réhabilitée. On a tort de ne voir en lui qu'un intrigant, capable de tout mettre en œuvre pour arriver à ses fins, porté à la flagornerie et animé d'un esprit fantasque allant jusqu'à la bouffonnerie.

Si certains ont prétendu que son œuvre médicale a juste un peu plus qu'un intérêt anecdotique et ont surtout retenu son « Histoire de la musique » (1 volume in-16, 487 pages, à Paris, chez Cochart et Ganeau, 1715) et son « Histoire générale de la danse sacrée et profane » (1 volume in-16, XL-269 pages, à Paris, chez d'Houry, 1732) qui furent publiées posthumes par Jacques Bonet, son neveu, on doit reconnaître qu'il a joué un rôle important dans la vie scientifique à Paris, en pourvoyant à une assistance matérielle et en établissant des contacts intellectuels avec l'étranger, en particulier l'Italie ; et cela se révèle, non seulement dans les « Conversations » réunies par Le Gallois, mais aussi dans sa correspondance personnelle qui fut importante. On lui doit également un ouvrage sur la médecine pratique de Fabricio d'Aquapendente (1634) et des « Recherches et observations sur les vipères » (1671). Son Académie a rendu de réels services à la médecine entre les années 1641 et 1684 ; elle a aidé à éveiller la sympathie et l'intérêt en faveur de la science, principalement à une époque où la discrétion entourant les travaux de l'Académie royale des sciences s'opposait à toute incursion dans le domaine de la connaissance et du développement scientifiques.

BIBLIOGRAPHIE

1) *OUVRAGES ORIGINAUX*

LE GALLOIS: « Conversations de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot, contenant diverses recherches, observations, expériences et raisonnements de physique, médecine, chimie et mathématique. Le tout recueilli par le Sr Le Gallois. Et le parallèle de la physique d'Aristote et de celle de Mons. Descartes, leu dans ladite Académie ». 1 volume in-12, 76-350 pages, Paris, Thomas Moette, 1672 ; 1673, *Ibid.*, in-16, 76-350 pages ; 1675, *Ibid.*, in-16, 76-350 pages.

LE GALLOIS : « Conversations académiques tirées de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot ». 2 volumes in-16, Paris, Claude Barbin, 1674.

2) *OUVRAGES ET ETUDES HISTORIQUES*

CABANES (Docteur) : « Les ordonnances d'un abbé médocastre. — Dans les coulisses de l'histoire », Paris, Albin Michel, 1923, pp. 93-123.

CARRERE (Joseph François) : « Bourdelot (Pierre) ». — Bibliothèque littéraire historique et critique de la Médecine ancienne et moderne, Paris, Ruault, 1776, Tome II, p. 115-118.

MALO (Henri) : « Le Grand Condé », Paris, Albin Michel, 1837, p. 456-462.

PANCKOUCKE (C.L.F.) : « Bourdelot (Pierre) ». — *Dictionnaire des sciences médicales, Biographie médicale*, Paris, 1820-1825, Tome second, 1820, p. 468-469.

ROMAN D'AMAT : « Bourdelot (Pierre Michon, l'abbé) ». — *Dictionnaire de biographie française*, par Prévost (M.) et Roman d'Amat ; Paris, Letouzey et Ané, 1954, Tome sixième, p. 1440.

TATON (René) : « Boudelot, Pierre Michon (b. Sens, France, 2 February 1610 ; d. Paris, France, 9 February 1685), medicine, dissemination of science ». — *Dictionary of Scientific Biography* (Charles Coulston Gillispie), New York, Charles Scribner's sons, 1970, volume II, p. 353-354.